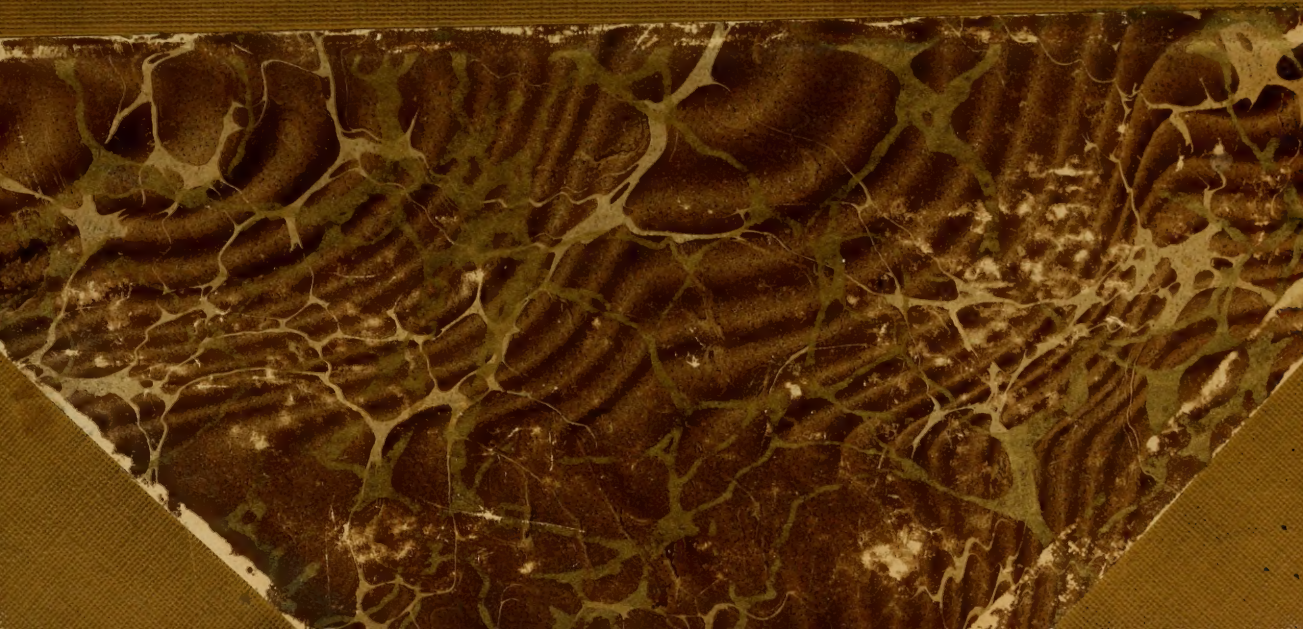
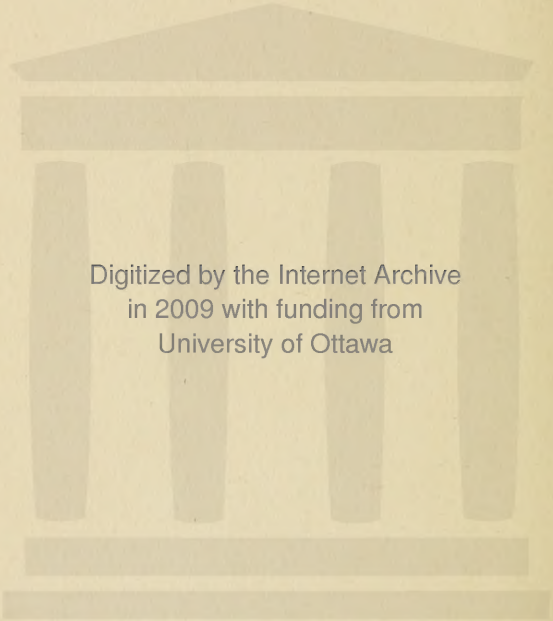
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00005589 7



L'Action Sociale limitée
103, Rue Ste Anne
QUÉBEC CANADA


Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cheznosgens00rivauoft

Chez nos Gens

R618c

Adjutor RIVARD

Chez nos Gens

147346
7/11/18

QUÉBEC
Edition de l'Action Sociale Catholique
1918

F
5467
R515

Droits réservés, Canada, 1918.

La Maison

CHEZ NOS GENS

LA MAISON

—

Il y en avait de plus grandes ; il n'y en avait pas de plus hospitalières. Dès le petit jour, sa porte matinale laissait entrer, avec le parfum des trèfles, les premiers rayons du soleil. Et jusqu'au soir, elle offrait aux passants le sourire de ses fenêtres en fleurs, l'accueil de son perron facile, l'invitation de sa porte ouverte. De si loin que vous l'aperceviez, elle vous plaisait déjà, et, quand vous

étiez tout proche, elle se faisait si attrayante que résister à son appel devenait impossible; nulle clôture n'en défendait l'accès : vous entriez. Dès l'abord vous étiez chez vous. «Asseyez-vous, l'ami, et prenez du repos.» Travaillait-on — et l'on travaillait toujours — on s'interrompait pour vous bienvenir. Si vous étiez altéré, le *banc des seaux* était là, avec la *tasse à l'eau*, reluisante et toujours *amain*. La table était-elle mise, vous étiez convié, et sur la plus belle des assiettes à fleurs le meilleur morceau vous était servi. Si vous arriviez à la tombée de la nuit et aviez encore loin à cheminer, on ouvrait pour vous la *chambre des étrangers*, la plus grande et qui avait le meilleur lit... Qui donc n'arrêtait pas chez *nos gens*, ne fût-ce que pour apprendre des vieux quel temps il devait faire le lendemain ? Seuls, les hôtes mauvais passaient tout droit, et d'un pas plus pressé, devant la maison hospitalière.

***

Il y en avait d'une parure plus opulente ; il n'y en avait pas de meilleures à voir. Ses quatre murs, solides, fortement liés, de tout repos, inspiraient d'abord confiance. Les pierres étaient bien vieilles ; mais, à chaque printemps, elles faisaient leur toilette à la chaux, et il n'y avait guère de maisons aussi blanches dans la paroisse. Et voyez-vous comme, sur cette blancheur mate et chaude, les volets verts se détachaient et réjouissaient l'œil ?... Une petite vigne canadienne, accrochant ses vrilles aux balèvres du long pan, grimpait du *solage* aux *acoyaux*, courait sous le larmier, et allait vers le soleil pousser ses plus belles feuilles au pignon. Le toit aussi était agréable à regarder, avec ses bardeaux goudronnés, la lisière blanche de son cadre, ses lucarnes en accent circonflexe, son faîtage

pointu, et sa cheminée de pierres plates. Au coin du *carré*, sous le *dalot*, une tonne recueillait l'eau de pluie, douce et précieuse ; à la *devanture* de sable fin, un banc, deux lilas, quelques gros cailloux blanchis... Tout cela était clair, propre, bien ordonné ; tout cela convenait. Je ferme les yeux, et je la revois encore, la maison de *nos gens*, blanche, dans la lumière, sur le chemin du roi.

***

Il y en avait où la gaieté était plus bruyante ; il n'y en avait pas de plus profondément joyeuses. On savait, là, tous les cantiques ; on savait, là, toutes les chansons. Et on les chantait bellement, avec des *fions* les plus jolis du monde. La vie n'était pourtant pas moins rude à *nos gens* qu'aux autres ; ils devaient, eux aussi, trimer dur

pour gagner leur pain ; et l'épreuve était venue, année après année, faire leurs pas plus lourds, leurs fronts plus ridés. Mais l'âme de ces anciens était forte ; le malheur même n'en avait pu troubler le calme profond. Ils savaient que cette vie n'est rien, et, résignés aux tristesses d'ici-bas, pleins d'une confiance sereine, en paix avec la terre, en paix avec le ciel, ils laissaient simplement couler leurs jours vers la Grande Espérance. Matin, midi et soir, *nos gens* priaient ensemble ; et, parce qu'ils avaient prié, les tâches étaient plus douces, les fardeaux moins lourds, les peines plus vite consolées. Aussi, la joie était-elle revenue, après chaque deuil, habiter cette maison, comme l'oiseau retourne à son nid.

***

Qu'il faisait bon vivre chez *nos gens* !

Soudain, et comme par miracle, on s'y trouvait délivré de tous les soucis, loin de tous les tracas, à l'abri de toutes les intrigues. Rien de mal ne se pouvait concevoir sous ce toit béni. On y passait des jours de paix heureuse et secrète. On y était meilleur...

***

Qu'il eût fait bon mourir chez *nos gens* !

La grand'chambre

LA GRAND'CHAMBRE

—

A DROITE, en entrant, c'est la *grand'-chambre.*

Les fenêtres closes, la porte fermée y gardent un parfum de choses anciennes. Les croisées tendues de papier vert n'y laissent pénétrer qu'un jour discret, fondu dans une ombre douce. Sur le plancher peint, des *catalognes* courent d'un bout à l'autre en deux lés parallèles. Au centre de la pièce, une table de vieil acajou, meuble précieux resté dans la famille, porte des livres de messe aux reliures plein cuir, des prix reçus à la petite école, des photographies sur zinc dans leurs boîtes

à charnières, un album, des souvenirs... Tout autour de la chambre, sont rangés des chaises, un fauteuil, un sofa, rembourrés sous crin noir. Dans un coin, se dresse une haute horloge, au cadran jauni, et qui ne marche point, peut-être parce qu'on ne la monte jamais, depuis le jour où l'horloger ambulant a découvert que dans son mouvement il y avait une roue de trop. Aux murs, un crucifix, des portraits de famille, et cette inscription brodée sur canevas : « Dieu nous garde ».

Telle est la *grand'chambre.*

***

Elle s'ouvre rarement, et l'on y entre avec respect, comme en un sanctuaire.

On n'y entre que dans les grandes circonstances, pour recevoir une visite, pour fêter la naissance d'un fils, pour prier près d'un mort.

***

Pour que s'ouvre la *grand'chambre*, il ne suffit pas qu'on ait *de la visite*. Avoir *de la visite*, c'est plutôt recevoir des parents, des amis : ce sont là gens de la famille, presque de la maison. Ils connaissent les êtres : les voilà qui dételent et mettent leur cheval *dedans* ; ils entrent, ils s'installent, ils sont quasiment chez soi. On n'ouvre pas pour eux la *grand'chambre*.

Recevoir *une visite* est autre chose. C'est une dame de la ville qu'on a connue ; c'est un prêtre, ami de la famille ; c'est un personnage... Il doit venir, tout est prêt pour lui faire accueil, et la porte qui ne s'ouvre pas pour les autres s'ouvrira pour lui.

Mais la grande visite, la plus belle de toutes, et pour laquelle les gens de la maison s'endimanchent, c'est la visite de monsieur le Curé.

***

Les enfants, aux aguets depuis le matin, ont vu poindre, au tournant de la route, l'équipage. C'est le marguillier en charge qui mène son curé : cheval fringant, carriole légère, harnois tout neuf avec des pompons à la bride et de l'argent sur la sellette. Ils vont de maison en maison, arrêtant chez chacun, comme il a été annoncé du haut de la chaire. Dans les *concessions*, les habitations ne sont pas proche à proche : de l'une à l'autre, ils vont d'une belle allure. La neige crisse, les grelots sonnent. Au grand soleil d'hiver qui réjouit la campagne toute blanche, monsieur le Curé, bien au chaud sous les robes malgré le froid qui pince, va visiter ses paroissiens. Le voilà qui sort de chez le voisin. Allons ! marguillier, fais claquer ton fouet, tourne sans ralentir dans la *montée* de chez nous, et belle-

ment viens arrêter devant le perron de pierres. Tout est prêt : la *grand'chambre* est ouverte.

— Entrez, monsieur le Curé, et bénissez-nous.

Dès l'abord, tous s'agenouillent ; et, sur les fronts inclinés, le Curé dit les paroles qui protègent.

Puis, on entre dans la *grand'chambre*...

C'est là que le pasteur fait le compte de son troupeau, s'informe des besoins de chacun, reçoit les confidences, calme les inquiétudes, donne des conseils, compatit, encourage et console ; là aussi qu'il parle des anciens, qu'il rappelle des souvenirs, qu'il réconforte les espérances...

Avant de partir, le marguillier ne manque pas de rappeler que, selon la coutume, un *berlot* suit la voiture du Curé... L'avertissement n'était pas nécessaire : on sait que la quête de l'Enfant-Jésus se fait en même

temps que la visite de la paroisse, et l'on a préparé ce qu'il faut.

— Monsieur le marguillier, prenez cette citrouille, et cette tresse d'oignons, et, si vous avez de l'*arce* à les mettre, ces deux lièvres.

Et la *grand'chambre* se referme.

***

La *grand'chambre* s'ouvre pour les baptêmes aussi.

Un fils est né ! C'est le premier, ou le dixième, ou le dix-huitième... Plus il y en a, plus on est heureux. On mettra une rallonge à la table ; et, l'année suivante, c'est infaillible, la terre rapportera davantage.

Un fils est né ! Tout de suite, c'est un branle-bas : on va chercher la marraine, on va chercher le parrain, on enveloppe le nou-

veau-né ; et le *baptême* prend le chemin du village. Des têtes paraissent aux fenêtres : — « C'est Benjamin qui *fait baptiser* encore une fois ! Il aura bientôt toute une paroisse dans sa maison ! »

Un fils est né ! Et voilà que l'eau sainte a coulé sur son front. Sonnez, les cloches ! C'est un chrétien qui, de l'église, revient à la maison. Sonnez fort et sonnez dru ! Car le parrain fut généreux. Joyeuses, mêlez dans l'air vos notes accordées ! Annoncez partout la nouvelle : un Chrétien est né !

Et vous, les gens du *baptême*, le parrain, la marraine, les parents, les amis, et les parents des amis, et les amis des parents, et les voisins, et les passants, entrez voir la mère et l'enfant ! La table est mise, et la *grand'-chambre* est ouverte.

Claire et joyeuse, la *grand'chambre* s'ouvre pour fêter les nouveau-nés.

***

Sombre et sévère, elle s'ouvre, hélas ! pour pleurer les morts.

Que d'anciens reposèrent là de leur dernier repos ! Pleins de vie nouvelle, ils y étaient entrés, pour la première fois, au jour de leur baptême ; silencieux et rigides, ils y revinrent, pour la dernière, au soir de leur mort. Et c'est de la *grand'chambre* que, tous, ils partirent pour le cimetière. Ils *ne sont plus du temps*, et leurs portraits pendent aux murs.

Quand leur fils, le laboureur d'aujourd'hui, aura lui aussi lié toutes ses gerbes et rentré tous ses foins, il fera, comme les ancêtres, ses arrangements avec la terre, avec le ciel ; et, comme eux, il achèvera de mourir. Alors, on le couchera, dans ses habits du dimanche, sous le Christ, entre deux cierges, dans la

grand'chambre tendue de noir. Des parents, des amis viendront le visiter et prieront pour son âme. Le soir, les voisins s'assembleront pour réciter auprès du mort la grande prière du soir. Et durant trois jours et trois nuits, on le veillera...

Puis, ce sera la levée du corps, le départ dans le lugubre chariot...

Et la *grand'chambre* se refermera, pleine de souvenirs.

Les vieux Instruments

LES VIEUX INSTRUMENTS

—

Accrochés aux fiches de bois, ou dressés contre le mur, les vieux instruments sont dans un coin du hangar, dans un coin où l'on n'a jamais affaire. Ils sont là, sous la poussière et dans la nuit, le grand van à deux poignées, la fourche aux fourchons de bois, le fléau, la faucille, la *braye*, et aussi la petite faux, et déjà le *javelier*...

C'est l'oncle Jean qui a rassemblé ces vieux objets, compagnons des anciens labeurs. Le van gisait au fond de la *tasserie* : avant la rentrée des foins, l'oncle a mis à l'abri cette reli-

que. La faucille, toute rouillée, était par terre, dans le jardin : il l'a ramassée. Il a trouvé le fléau dans le fenil, la fourche dans l'étable, la faux et le *javelier* sur les entraits de la grange, la *braye* dans le grenier du fournil... L'un après l'autre, de-ci de-là, l'oncle Jean les a recueillis ; il les a portés dans le hangar, loin des regards curieux, loin des insultes. Il y a là aussi, comme en un musée d'humbles antiquailles, un soc de charrue, le fer ébréché d'une bêche, une enclume à deux cornes, des *goutterelles*, des morceaux d'attelage...

Ce sont les vieux amis du vieux laboureur. De temps en temps, il va les voir. Il les manie, il leur parle à voix basse. A voix basse, les vieux instruments lui répondent peut-être.

***

— « En avons-nous fait ensemble, des corvées ! dit la faucille. C'était toujours la *planche du bord* qu'on nous donnait. Et la *planche du bord* était vite abattue. Ah ! tu n'y allais pas de main morte !... Courbé vers la terre, tu te balançais lentement, et d'un mouvement égal nous avancions dans la morsure circulaire que je faisais. A chaque coup, ta main gauche saisissait une poignée d'épis, et zing ! d'un vol siffleur je sciais les pailles ; un balancement de gauche à droite, et zing ! une autre javelle s'effondrait ; un éclair au ras du sol, et zing ! les têtes blondes se couchaient. Et zing ! et zing ! et zing ! sans relâche, à travers les blés jaunes tu faisais luire le croissant de ma lame ; sans fin, sur le sillon, tu déposais les tiges coupées ; et

l'ondain, sous le grand soleil, se prolongeait comme un tapis d'or. Quand, au bout du champ, tu te redressais, la sueur au front, la *planche du bord* était nette comme une allée, mais les autres faucilles étaient encore loin... Vieux coupeur, t'en souviens-tu ?»

***

— « Je suis vieux, dit le fléau, presque aussi vieux que toi. Pourtant, nous sommes encore solides : *maintient* en érable, *batte* en merisier, mon bois est sain ; il n'y a que les jointures qui font défaut : la rouille a rongé mon *organeau* de fer, le cuir de mes *chapes* s'est racorni. Notre temps est passé. Une machine a pris la place des batteurs en grange ; elle ronfle, elle grince, elle trépigne ; elle avale les gerbes toutes rondes, mâche rageu-

sement les pailles, les remâche et les crache... Notre besogne était meilleure, et plus saine, et plus joyeuse. On étendait les gerbes déliées sur la *batterie*. Puis, les bras robustes levaient les fléaux ; les *battes* tournoyaient au-dessus des têtes, et, pan ! pan ! pan ! tombaient et retombaient en cadence sur les épis. Pan ! pan ! pan ! Les pailles perdaient leur fardeau. Pan ! pan ! pan ! Les grains bondissaient sur l'aire. Pan ! pan ! pan ! La sueur perlait aux fronts, mais, dans une rotation qui n'avait pas de cesse, les *battes* se relevaient, tournoyaient, retombaient sur les épis blonds. D'une *battée*, on emplissait un sac ; une *airée* n'attendait pas l'autre ; et, tout le jour, pan ! pan ! pan ! des chansons montaient dans l'air... Vieux batteur au *flau*, t'en souviens-tu ?»

***

— « En quoi, demande la fourche de bois, en quoi les instruments d'aujourd'hui valent-ils mieux que nous ?... Pour moi, j'étais une branche dans la forêt prochaine. C'est là que tu fus toi-même me quérir, un soir d'été ; toi-même, tu affutas mes fourchons ; et, pendant des années et des années, ta main a poli mon bois. Toute d'une pièce et solide, t'ai-je jamais manqué ? me suis-je jamais rompue sous l'effort de ton bras ? est-il gerbe de blé ou botte de foin que je n'aie pu enlever sans fléchir ? sur quelle *tasserie*, si haute fût-elle, ai-je failli à déposer mon fardeau ?... Et quelles charges, grosses comme des maisons, nous mettions dans la grand'charrette ! On ne pesait pas alors le foin, comme aujourd'hui ; le monde était honnête, et l'on se fiait à la pa-

role d'un *habitant*. Tu disais : « Mes enfants, il faut mettre bonne mesure », et quiconque achetait de nous un voyage de foin en avait toujours plus que son compte. Aussi, c'est droite et fière, plantée sur la charge, que je revenais du champ. Et pour retourner le foin au soleil, y a-t-il aujourd'hui fourchons d'acier meilleurs que les miens ? J'étais légère, et ta femme me maniait tout aussi bien qu'un homme... Elle aussi a pris de l'âge, la Mélanie ; mais, alors, c'était *un beau brin de femme*, et, pour l'ouvrage, pas facile à *accoter*... Vieux faneur, t'en souviens-tu ?»

***

Un vieux collier, à son tour, rappelle des souvenirs :

— « Je reste presque seul débris d'un at-

telage qui a fait un long service. Je sais tous les chevaux que tu mis à l'écurie... Le meilleur, ce fut *le Blond*. Ah ! la fine bête ! Ni trop large, ni trop serré, bien d'aplomb de face comme de profil, avec une belle action, et *amain*, pas *orgueilleux*, restant aux portes, *bon de la route*, il avait toutes les qualités. Pauvre *Blond* ! son crâne blanchi est-il encore dans le haut de la terre, sur la *levée* du fossé de ligne?... Il y eut aussi celui qu'on appelait *Caribou*. Avec cet animal dans les *menoires*, ah ! c'était *une autre paire de manches* ! Tous les vices, mais des jarrets d'acier ! N'attelait pas *Caribou* qui voulait. A dire vrai, toi seul en venais à bout. Mais, quand tu l'avais en mains, il fallait nous voir traverser le village : une poussière !... *Caribou* fut changé pour *la Grise*... avec du *retour*, car *la Grise* n'était alors qu'une pouliche. La brave jument ! Pas d'escapade à craindre ;

un enfant la menait : sans même qu'on la commandât, *la Grise* suivait son chemin comme une personne, passait les barrières sans accrocher, faisait toute seule les rencontres, entrait bien droit dans la *batterie*. Et forte ! et endurante ! Sur la grosse voiture, elle n'avait pas sa pareille. Et quand venait le temps des labours, quels bons sillons, profonds et réguliers, *la Grise* traçait !... Vieux laboureur, t'en souviens-tu ?»

***

Le van parle aussi, le van à deux poignées, que l'oncle Jean, s'aidant du genou, maniait si allègrement jadis... A la porte de la grange, voyez, sur le demi-disque, bondir le grain, dans la brise s'en aller les poussières, au bord venir les *grenailles*. Il n'y a pas à dire,

c'était une rude besogne ; mais, grâce à Dieu ! on était bâti *pour !*... Tandis qu'aujourd'hui ...hélas !

La *braye* raconte ses travaux d'autrefois. Elle dit d'abord comment le lin était arraché, couché en javelles sur le sillon, engerbé, battu au *flau*, et comment on laissait ensuite les tiges *rouir* au soleil et à la rosée des nuits. Puis, elle décrit la *brayerie*, à la lisière du bois, le brasier au feu doux allumé dans la fosse, l'*échafaud* où séchait le lin étendu, et, disposées en demi-cercle, les *brayes* des *brayeurs* en *corvée*. Et, clic! clac ! les *brayons* s'abattaient, le *bois du lin* se détachait des *filets*, le *brayeur émouchait* sa *poignée*, la battait de *l'écorchoir*, la passait au *peignoir*, la tressait... Et vous aviez d'un côté les *cordons* de *filasse*, de l'autre côté l'*étoupe*, et sur la terre la couche épaisse des *aigrettes*... La

braye aux mâchoires usées raconte toutes ces choses.

La faux nue et le *javelier* se consolent : on a parfois besoin d'eux encore. Il est vrai, faucheuses et moissonneuses les ont remplacés au milieu des grands champs ; mais qui donc ferait les *ouvertures*, si le *javelier* n'était pas là ? et, dans la terre neuve, à travers les souches, qui donc abattrait les premiers foins, si la petite faux ne le faisait ?... Cependant, les *jeunesses* ne savent pas les manœuvrer ; pour faire de bon ouvrage, c'est la main, encore ferme, de l'oncle Jean qu'il faudrait.

***

L'enclume, la bêche, les *goutterelles* disent à l'oncle Jean des choses pareilles.

***

Puis, l'oncle laisse, dans leur coin, dormir les vieux instruments. Il revient vers la maison, et, sur sa bonne figure, on dirait qu'il passe comme un sourire d'autrefois.

La Chandelle

LA CHANDELLE

—

« Plonge ici ! Plonge là ! . . . Plonge ici ! Plonge là ! . . . »

Nous fabriquions de la chandelle.

C'était avant l'invention des moules, qui devait transformer cette industrie. Un grand chaudron plein de suif fondu était disposé à notre portée, et tout à côté une cuve remplie d'eau froide. Des mèches avaient d'abord été coupées et tordues ; un gros clou, attaché au bout de chaque ficelle, la tenait suffisamment tendue et pouvait l'entraîner au fond du liquide. Pour aller plus vite, on nouait, par leurs extrémités, quatre

ou cinq des mèches ainsi parées à une baguette tenue horizontalement. Et, plonge ici ! les mèches s'enfonçaient dans le liquide bouillant ; aussitôt retirées, elles gardaient une couche légère de suif fondu ; et, plonge là ! tout de suite baigné dans l'eau froide, le suif se figeait...

« Plonge ici! Plonge là !... Plonge ici ! Plonge là !... »

Nous répétions cette double opération jusqu'à ce que la chandelle fût de la grosseur voulue.

C'est ainsi qu'autrefois se fabriquait la chandelle à la baguette, que nous appelions la *chandelle à l'eau.*

***

Pauvre chandelle à l'eau ! Elle n'était pas très régulière. Raboteuse et bossue, il fallait la polir et parfois la redresser.

Pauvre chandelle de suif ! Sa lumière était rougeâtre et fumeuse. Sans éclat, elle jetait sur les choses une lueur pleine d'ombre. Les ténèbres, qu'elle ne dissipait que dans un cercle restreint, la craignaient à peine, l'enveloppaient de tous les côtés, et, pour peu que sa flamme hésitante vacillât, se jetaient méchamment sur elle pour l'éteindre. Sans les mouchettes, qui de temps en temps redonnaient une vie nouvelle à sa clarté mourante, la nuit eût vite fait de tuer la pauvre chandelle de suif.

C'était une chandelle tout de même, et le seul luminaire que nous connaissions.

***

Que ne devons-nous pas à la *chandelle à l'eau* ?

De sa lueur incertaine, elle a éclairé le patient labeur de nos mères. Pendant qu'elle entre-luisait, dans les longues soirées d'hiver, leurs pauvres yeux suivaient la course de l'aiguille dans les étoffes grises...

***

L'eau sainte n'a pas dédaigné de tomber sur elle ; et de combien de malheurs elle a préservé la maison !... Quand le ciel est mauvais, roule ses nuages et lance ses éclairs, voyez-vous s'allumer dans chaque demeure une petite flamme ? C'est la chandelle bénite à la dernière Chandeleur, et qui protège contre la foudre...

***

Voici qu'un mal soudain a jeté le vieux paysan sur son lit : il va mourir... Soudain,

le son des cloches se répand sur la campagne, et par les routes le bon Dieu vient vers celui qui ne peut plus aller à l'église. Quand Il entre, quand Il se pose sur l'autel sans tabernacle, quand Il se donne en Viatique, l'humble chandelle est là, qui dresse sa flamme et qui prie...

***

Après la mort, elle ne quittera pas le paysan étendu sur les planches ; fidèle, elle le veillera, dans la chambre tendue de noir ; durant trois jours et trois nuits, sans jamais s'éteindre, elle se consumera et laissera couler des larmes brûlantes...

***

Quand vient l'automne et que les journées se font plus courtes, la chandelle préside au

repas du soir. Elle éclaire les rudes visages penchés sur la table, elle met un reflet sur les assiettes, elle brille sur les cuillers d'étain ; et, quand le père trace, de son couteau, un signe de croix sur le pain qu'il va entamer, un éclair s'allume sur l'acier...

***

Le soir, dès que la noirceur est venue, la chandelle, qui reposait avec les mouchettes sur la tablette de la cheminée, descend et s'allume. C'est à sa lumière qu'on veille. Les coins de la cuisine restent sombres, on distingue à peine les poutres du plafond, et, s'il entre un étranger, il faut, pour le connaître, porter la chandelle jusqu'à lui ; mais, autour de la table, près de la petite flamme, on y voit assez clair pour tricoter, pour cou-

dre, pour lire une vieille histoire dans un vieux livre...

* * *

S'il faut, dans la nuit noire, aller dehors pour donner à boire aux chevaux, c'est la chandelle encore qui éclaire la route, qui découvre le puits et sa *brimbale*, qui montre la porte basse de l'écurie. Dans son fanal de fer-blanc troué, elle brille et se rit du vent...

* * *

Depuis lors, il y a eu les bougies, les lampes, les becs de gaz, les lumières électriques...

Mais je pense toujours avec douceur au temps heureux où — plonge ici ! plonge là ! — je fabriquais de la *chandelle à l'eau*.

Le Jardin

LE JARDIN

—

LE jardin était à côté de la maison.

Il était enclos, à cause des bêtes qu'on laissait, le soir, ruminer autour des *bâtiments* tout proches. Dans la clôture, le puits, où dormait l'eau fraîche, arrondissait sa margelle de pierre et dressait, comme une vergue, sa *brimbale*. Près de la barrière, deux piquets, plus hauts que les autres, étaient coiffés des chaudières au lait renversées, et qui s'égouttaient ; autour, il était rare qu'on ne vît pas quelques *écroits* du troupeau, gauches sur leurs jambes cagneuses, et prêts à égayer

en cabrioles leurs jeunes et folâtres esprits.

Ce jardin était merveilleux. De dimensions restreintes, on n'aurait jamais cru qu'il y pût pousser tant de choses. C'était, dans des *carrés* bien établis, des pois, des fèves et des *mange-tout*, des navets, des choux et des carottes, des concombres, des melons et des citrouilles, du persil, des raves et de la sarriette, des oignons, des patates, du *blé d'Inde*, et, en bordure des allées, des fleurs ; au fond, une rangée de *gadelliers*, deux pruniers, quelques cerisiers-à-grappes, et un pommier, mais qui n'avait pas de pommes, à cause qu'il était trop jeune.

Sur chaque légume et sur chaque fruit on écrirait plus d'une page ; mais c'est des fleurs que je veux parler.

Il n'y en avait pas une grande variété : des œillets, hauts sur tiges, et qui se balançaient ; des roses, et il me semble que le temps des

roses ne passait pas alors aussi vite qu'aujourd'hui ; des *gueules-de-lions*... on serrait entre ses doigts la base du calice, et la fleur s'ouvrait comme pour mordre ; des *quatre-saisons*, dont la floraison persistante se nuançait, tour à tour pourpre, bleue, blanche et rouge ; des *vieux-garçons* aux corolles allongées ; des *queues-de-rats* aux épis odorants ; des pivoines aux têtes lourdes ; des pavots, beaucoup de pavots ; du réséda, qui sentait bon ; et des pensées de toutes les couleurs. C'était tout ; mais il y en avait assez pour donner un air de fête aux *carrés* de légumes.

Telle, en effet, paraissait être la mission des fleurs : elles étaient là pour donner un air de fête aux *carrés* de légumes. On ne les voyait pas, en bouquets, entrer dans la maison, orner la table ou la cheminée. Elles s'ouvraient, s'épanouissaient, se fanaient dans le jardin ; les pétales jonchaient l'allée.

Le soir, en attendant, pour arroser les fleurs, que le soleil fût assez bas, le grand-père parlait à ses petits-enfants :

— Laissez les roses au rosier, disait-il. Le bon Dieu a fait la terre pour que la terre le loue, et il l'a parée pour que la louange soit belle. Une fleur, c'est de la terre qui prie, et dans l'air les parfums montent comme un encens. Laissez, enfants, laissez à la terre sa parure et sa prière. Une fleur n'est jamais si belle que sur sa tige. Voyez, quand on l'a cueillie, comme elle se fane et va mourir. Un bouquet fané, c'est vilain ! On ne veut plus le voir, on le jette loin de soi. Mais, sur sa tige, la fleur garde sa beauté jusque dans la mort ; jusque dans la mort elle garde son arome. Ses pétales tombent un à un ; elle s'en dépouille sitôt qu'ils se flétrissent ; puis les feuilles vertes cachent le calice dégarni, et voici, tout à côté, un autre bouton s'ou-

vrir !... Laissez, mes petits-enfants, laissez les roses au rosier.

— Il faudrait avertir grand'mère. Chaque samedi, grand'mère en cueille une grosse gerbe. Elle ne sait peut-être pas que c'est mal.

— Chaque samedi, votre grand'mère cueille au jardin une gerbe de fleurs ; elle en fait des bouquets ; puis, elle va les porter à l'église. Et cela est bien, mes petits-enfants. Les fleurs sont à la terre ; mais la terre et les fleurs sont à Dieu. Il est juste que les fleurs, pour aller prier tout près du Tabernacle, fassent le sacrifice de leur vie. Elles vont rendre leur dernier parfum aux pieds du Maître. Et n'est-il pas agréable de penser que, tout le jour du dimanche, des fleurs poussées de la terre que j'ai remuée meurent lentement sur l'autel et continuent, à l'église, la prière commencée dans mon jardin ?

— Alors, grand-père, pourquoi ne pas mettre rien que des fleurs dans le jardin ? Ce serait bien plus beau.

— Ce serait malfaire. Car le bon Dieu a créé la terre pour l'homme aussi ; Il veut qu'elle me fasse vivre, et votre grand'mère, et vos parents, et vous, mes petits-enfants, et tous les hommes. Aussi, voyez ce qui arrive : je n'ai qu'à la remuer, votre grand'mère n'a qu'à y déposer des graines toutes petites, et voilà la bonne terre qui boit la pluie, ramasse des sucs inconnus, les fait sourdre vers le soleil, et, fidèle, rend ce que je lui ai demandé. Si je ne lui demandais que des fleurs, la terre m'accuserait de la faire manquer à son devoir. J'aime qu'un jardin paysan montre à la fois la terre qui nous fait vivre et la terre qui nous réjouit, la terre qui travaille et la terre qui prie, la terre maternelle et douce qui, des mêmes sucs, forme

les robes régulières des oignons blancs, gonfle en pomme le cœur des choux, dresse vers le ciel les tiges du *blé d'Inde*, et, sous le même soleil, fait s'épanouir les roses. Voilà pourquoi il y a des légumes et des fleurs dans mon jardin. Toute la vertu de la terre est là.

Et, parce qu'il y avait une sécheresse et que la terre avait soif, le grand-père allait arroser ses fleurs, ses fleurs et ses légumes, dans le jardin clos.

Le Ruisseau

LE RUISSEAU

ENTRE la terre de chez nous et la terre du voisin, il y avait un cours d'eau.

Au sortir du bois, où elle prenait sa source, cette eau limitrophe faisait d'abord quelques méandres sous les broussailles ; puis, venant à rencontrer la ligne de division des deux *biens*, elle coulait droit au sud ; après avoir recueilli, deçà, delà, l'apport des rigoles, elle arrivait près des maisons, obliquait un peu à l'est, laissait de notre côté les ruines d'un vieux moulin, et, faisant un crochet, coupait en biais le chemin du roi, sous un pont.

Pour de vrai, c'était une rivière. Au souvenir de ceux qui, enfants, jouèrent sur ses bords, cela ne fait pas de doute...

Quand de la maison on nous appelait, à l'*heure des vaches*, il fallait, pour remonter les berges escarpées, agripper les branches et les racines. Sur la rive, se trouvait un rocher, un rocher énorme ; seuls, les grands parvenaient à y grimper ; du sommet, on avait, rapportaient-ils, une vue magnifique : en amont, à partir du moulin, une eau claire et rapide courait sur les caillloux , en aval, avant de passer par la goulette du pont, elle s'élargissait, et cela faisait un lac.

* * *

Dans notre rivière, il y avait des poissons : des petits, très éveillés, et qui voyageaient par bandes ; des gros, de sens plus rassis, et

qui restaient à l'ombre, sous le pont. Dans l'eau transparente comme une vitre, ils tenaient tête au courant, et leurs fines nageoires remuaient...

Dans notre rivière, des vaisseaux naviguaient, montaient à la cordelle, descendaient à vau-l'eau, manœuvraient d'un atterrage à l'autre. Il y avait des chaloupes, des goélettes et des trois-mâts. Rien n'est plus facile que de distinguer ces diverses sortes de bâtiments. Les chaloupes, c'est des morceaux de bois tout petits, de n'importe quelle forme, et qui n'ont ni quille ni mâture ; cette heureuse disposition permet aux chaloupes d'aller aussi bien sens dessus dessous qu'autrement, avantage fort apprécié des navigateurs. Les goélettes aussi sont à fonds plats ; mais, taillées au couteau de poche dans un bardeau de cèdre, elles accusent des formes plus savantes : pointues de l'avant, arron-

dies de l'arrière, elles sont évidemment faites pour la course ; aussi portent-elles deux mâts, sur lesquels on fixe de petites voiles de papier. Quant aux trois-mâts, ils sont construits suivant un gabarit plus compliqué ; les meilleurs sont ceux qu'on fait avec de vieux sabots convenablement gréés ; on en taille aussi de très beaux, et qui tiennent fort bien la mer, dans les pièces de fond d'une barrique... Mais d'où qu'ils sortent et quelles que soient leurs formes, on les reconnaît d'abord à leur triple mâture et à leurs puissantes dimensions. Il va sans dire que les trois-mâts, gros bâtiments de charge sujets à échouer, ne voyagent sûrement que sur les eaux profondes, par exemple sur le lac, près du pont ; ailleurs, ils ne valent rien : à tout instant, ils engravent ou donnent sur les cailloux.

Ah ! si vous aviez vu nos goélettes descendre la rivière et sauter le rapide ! Cela

n'allait pas toujours, vous le pensez bien, sans avaries : une goélette mal arrimée chavirait avec sa cargaison, ou une chaloupe mal à propos se mettait en travers du chenal ; mais aussitôt le patron du malheureux vaisseau, dans l'eau jusqu'aux chevilles, le redressait, et le voyage continuait au hasard des courants. Dans l'eau calme, nos vaisseaux se comportaient mieux encore : on amurait convenablement les voiles, chacun soufflait dessus, et, cingle ! les fins voiliers traversaient la mer d'une seule arrisée.

* * *

Un jour, un petit garçon de la ville arriva avec un bateau à vapeur en fer-blanc peinturé ; on tournait une clef, une hélice se mettait à battre, et le bateau marchait tout seul ! Auprès de cette merveille, nos vaisseaux

avaient piteuse mine ; leur supériorité ne tarda cependant pas à paraître. En effet, le bateau mécanique était toujours échoué ; même au plus creux de l'eau, il touchait fond et se couchait sur le flanc, cependant que nos trois-mâts évoluaient sans encombre. Aussi le citadin n'essaya pas longtemps de faire flotter son jouet : bientôt il l'abandonnait sur le rivage, ferraille inutile, et, comme nous, pieds nus et culotte retroussée, dirigeait une flottille de gentils canots de bois qui dansaient sur les rides du lac. En cinq minutes nous avions fait de lui un marin.

Mais, pour la pêche, le petit monsieur eut toujours un désavantage, à cause de son chapeau. Tout le monde sait que, pour *seiner* le poisson, il n'y a qu'un bon moyen : on plonge son chapeau de paille dans l'eau, jusqu'au fond ; un poisson passe... vite on retire le chapeau par les bords, l'eau s'écoule,

et le poisson est pris. Notre nouvel ami voulut faire de même. Hélas ! son chapeau, son joli chapeau blanc au ruban bleu, sortit de là, veule, flasque, d'une couleur sans nom, et n'ayant plus forme humaine ! Les nôtres, au contraire, rustiques et façonnés à la misère, s'accommodaient de cette manœuvre le mieux du monde ; un coup de soleil, et il n'y paraissait plus.

* * *

Qu'elle était belle, ma rivière !

Le sable était d'or, l'eau de cristal, les poissons d'argent. Chaque jour, chaque heure ajoutait quelque note nouvelle et favorable. S'il faisait beau temps, le soleil mettait des diamants sur la rive, des éclairs sur l'onde ; et s'il pleuvait, il fallait voir, à la surface du lac, la danse joyeuse des grains de pluie ! Le matin, le moulin se dressait dans la lumière comme une tour de château ; sur le

haut du jour, ses vieilles pierres éclataient de blancheur ; et le soir, ses ruines prenaient dans l'ombre des formes changeantes et mystérieuses.

Ma rivière était pure. Rien ne souillait son onde jeune et fraîche. Des champs traversés, elle n'apportait rien que d'honnête : un brin de foin, une feuille, une fleur descendait parfois le courant, mais sur son lit de cailloux comme sur le sable de sa grève, nulle ordure : on y buvait sans crainte, au creux de la main, une eau saine et bienfaisante.

Ma rivière était douce, loyale, et de bon conseil. Quand une peine passagère mettait de grosses larmes dans nos yeux, c'est auprès d'elle que nous cherchions un refuge : secrètement, elle nous consolait ; à son murmure familier, les petits cœurs pleins de sanglots se calmaient, tandis que d'une caresse toujours neuve le flot baignait nos pieds nus. Sans

cesse elle variait ses jeux, bruissait contre les mousses, riait à travers les cailloux, descendait en cascatelle, et, avant de passer sous le pont, avant de s'en aller pour toujours dans l'inconnu, elle mettait à nos pieds, comme en un miroir, tout le grand ciel bleu réfléchi...

* * *

J'ai voulu la revoir.

Je me suis arrêté sur le chemin. Longuement j'ai regardé...

Et soudain, quelque chose en moi s'est brisé ! Le passé, tout à l'heure si vivant, ne m'apparaît plus que comme un rêve ; devant la réalité brutale, les images d'autrefois s'éloignent, s'évaporent et s'effacent.

Où donc est ma rivière ? Il me semble voir ce paysage pour la première fois. C'est bien le même, pourtant : voici le chemin du roi et le pont de bois; voilà, à l'ouest, la maison, et là-bas, le vieux moulin. Mais je ne recon-

nais pas ma rivière. O déception! ma rivière si belle d'il y a trente ans, ma rivière large et creuse, c'était un maigre ruisseau, peut-être un fossé de ligne ; l'inaccessible rocher, but de tant d'efforts, témoin de tant de chutes, c'était un simple caillou roulé ; le pont n'avait que trois pieds d'arche ; et le lac, le lac profond, pareil à une mer, c'était sur le sable une mince couche d'eau claire, pas même un étang, presque une mare !

Tout cela, qui me parut un jour si grand, tout cela est petit et étroit.

Combien l'aspect qu'à mon regard prenaient autrefois les choses était plus beau, et meilleur, et plus vrai !

Et mes souvenirs, comme des oiseaux en peine dont un coup de vent a renversé le nid, volent lamentablement au-dessus de l'humble ruisseau, sans savoir où se poser. . .

Ah ! que n'ai-je encore mes yeux d'enfant !

L'abonné

L'ABONNÉ

L'ONCLE Jean conduisait un monsieur de la ville à la paroisse voisine.

Ce devait être quelque personnage, et dans tous les cas un bon chrétien : arrivé la veille au soir, il était descendu au presbytère ; et, le matin — on était au dimanche — il avait entendu la messe. Après dîner, monsieur le Curé avait prié l'oncle Jean, en sa qualité de marguillier en charge, de mener l'étranger, dans sa voiture neuve, chez un confrère voisin.

L'oncle Jean n'était pas autrement informé, et il aurait bien aimé à savoir quel était ce

paroissien, et de quel bois il se chauffait. Aussi s'était-il promis qu'avant d'avoir fait un mille il en saurait plus long.

Le voyageur n'était cependant pas causeur au gré de l'oncle Jean. Celui-ci eut beau parler, questionner délicatement, donner au monsieur les meilleures chances de dire qui il était, d'où il venait, quelle était sa profession, et pourquoi il visitait de la sorte les curés, il n'apprit à peu près rien. L'étranger ne répondait pas, ou répondait vaguement, éludait les questions trop directes, refusait en somme les avances les plus polies de mon oncle.

C'était vexant.

De plus, l'oncle Jean s'aperçut que le voyageur s'amusait de sa curiosité, pourtant bien légitime, et avait un petit air narquois fort déplaisant. « Veut-il rire de moi ? » se demandait l'oncle Jean avec humeur.

Pis encore : le monsieur se permettait, chemin faisant, de critiquer ceci, de critiquer cela... Par exemple, quand ils arrivèrent au pont de péage jeté sur la rivière, le monsieur trouva mauvais que ce ne fût pas un pont en fer. Sans rien répondre, l'oncle Jean arrêta son cheval devant la loge du gardien, sortit sa bourse et paya consciencieusement six sous, trois pour aller, trois pour revenir. Là-dessus, l'autre fit remarquer que, chez lui, on n'était pas de la sorte retardé au pont de péage.

— Nous nous abonnons, expliqua-t-il ; c'est-à-dire que nous payons une fois pour toute l'année ; dès lors nous sommes abonnés au pont, et nous passons sans arrêter. C'est plus commode.

— Marche, le Blond ! fit l'oncle Jean, en allongeant un coup de fouet à son cheval.

« Ce particulier-là s'imagine peut-être qu'il

va m'en remontrer ! pensa-t-il... Un homme qui ne veut pas même dire ce qu'il fait pour gagner sa vie !... En voilà un secret ! C'est comme si j'avais honte, moi, de dire que je suis un *habitant*. Ces gens de la ville, ça ne sait seulement pas parler avec le monde. Qu'il le garde, son secret !... Je ne dis plus un mot.»

Et tout haut :

— Marche, le Blond !

* * *

Un peu plus loin, il y a, au bord du chemin, une grande croix de bois, une de ces croix élevées par la piété des fidèles, et qui bénissent nos campagnes ; devant elles, les femmes se signent, les hommes saluent.

En passant, l'oncle Jean souleva respectueusement son chapeau... Du coin de l'œil,

il crut voir que l'étranger n'avait pas salué !

En effet, le citadin, qui avait peu voyagé dans nos campagnes et ne connaissait pas cette belle coutume, admirait le paysage et n'avait pas aperçu l'humble calvaire, ou n'avait pas pensé à lever son chapeau.

« Voilà qui est curieux, se dit mon oncle. Il n'a pourtant pas l'air d'un hérétique : il est allé à la messe, il a dîné au presbytère. Et il n'a pas salué la Croix !... Je n'aurais jamais cru ça d'un chrétien qui se respecte. Ah ! ces gens de la ville !... »

Apparemment soulagé de n'avoir plus à subir l'interrogatoire de l'oncle Jean, le voyageur jouissait de la promenade, examinait les fermes, les champs, les bois, sans se douter du trouble qu'il venait de jeter dans l'âme de l'oncle Jean.

Celui-ci pensait encore : « Faut pourtant pas juger trop vite. Je me suis peut-être

trompé. Je vais le surveiller, pour voir, en arrivant à la Croix de Beauséjour.»

* * *

La Croix de Beauséjour est à cinq milles de la rivière. Ils franchirent cette distance, sans que la conversation reprît.

— Marche, le Blond ! disait seulement mon oncle de temps en temps.

Mais voici la Croix !

L'oncle Jean lève son chapeau, en tenant l'œil sur le monsieur. Ce dernier, qui regarde d'un autre côté, ne salue pas plus la Croix de Beauséjour qu'il n'a fait la première.

— Marche donc, le Blond !

Un tel coup de fouet cingle les flancs du Blond que, surprise, la bête part soudain comme l'éclair et ne rallentit son allure qu'en approchant du village.

Alors, l'oncle, qui depuis le pont n'avait pas dit un mot à son compagnon, se tourne lentement vers lui, et le regardant bien en face :

— Monsieur, dit-il, ça vous offusquerait-il si je vous disais un petit mot de remarque ?

— Nullement, mon brave.

— Eh ! bien, monsieur, ça n'est pas de mes affaires, mais je trouve que vous êtes un peu trop abonné aux Croix du chemin !

La criée pour les âmes

LA CRIÉE POUR LES AMES

« PAR ici, tout le monde ! C'est la *criée pour les âmes* ! »

La messe vient de finir ; les fidèles sortent de l'église. Par la grand'porte ouverte, on entend résonner encore les derniers sons du vieil orgue, on aperçoit au maître autel le bedeau qui déjà éteint les cierges...

C'est aujourd'hui le Jour des Morts. La paroisse a prié Dieu pour ses défunts ; et plus d'un, en quittant le Saint Lieu, jettent un regard vers les pierres blanches du cimetière :

l'année qui vient, ce sera leur tour peut-être de coucher sous l'herbe...

Au sortir de la messe du dimanche, jamais on ne s'éloigne tout de suite. On reste sur la place de l'église quelques instants encore ; des groupes se forment ; on *allume*, on écoute les annonces du crieur.

Le plus souvent, celui-ci n'a guère à dire : il recommande, par exemple, une *corvée* pour *lever* une grange chez Pierre Milot, qui a passé au feu ; ou bien, il publie qu'un mouchoir rouge, avec, nouées dans le coin, deux pièces d'*argent dur*, a été trouvé dans la route des Sept-Crans par Michel Taillon, chez qui le propriétaire peut aller le réclamer ; ou encore, il fait assavoir, de la part des Commissaires, que les réparations de la maison d'école de l'arrondissement No 2 sont finies, que la maîtresse est engagée, et que les classes vont ouvrir...

Cela n'est pas long ; pour si peu, c'est du perron de l'église que se fait d'ordinaire la criée.

Mais, le Jour des Morts, la besogne du crieur n'est pas si courte, et il monte à la tribune publique, au bout de la place :

— Par ici, tout le monde ! C'est la *criée pour les âmes !*

* * *

Nos paysans, après un deuil, ne donnent peut-être pas de leur chagrin toutes les marques extérieures que feraient paraître des âmes moins cachées ; ils ne font pas montre de leur affliction, ils ne disent pas à tout venant leur peine. Aussi, à ceux qui ne les ont pas beaucoup pratiqués, leur douleur a-t-elle pu sembler un peu courte... Pour n'être pas étalés, les regrets sont-ils moins profonds et moins durables ?

Nos paysans n'oublient pas leurs morts. S'ils ne vont pas à toute heure pleurer sur les tombes, c'est que les restes enterrés là leur paraissent en vérité peu de chose au prix des âmes en allées, et qui peut-être souffrent au purgatoire. Nos paysans donnent à leurs défunts le meilleur souvenir, la prière.

Nos paysans n'oublient pas leurs morts. Voyez comme ils les associent à leurs travaux.

— Si mon jardinage vient bien, dit la femme, je m'engage à donner aux âmes ma plus belle pomme de chou et une tresse d'oignons.

— Moi, dit l'homme, si elles m'obtiennent d'avoir une belle récolte, je donnerai trois minots de bon grain, et j'y mettrai l'*ajet*.

Le Jour des Morts au matin, chacun apporte ce qu'il a promis, et, la messe dite, le re-

met au crieur, pour que celui-ci le vende aux enchères au profit des bonnes âmes.

Les objets les plus disparates s'entassent sur la tribune, aux pieds du crieur : au milieu des citrouilles rebondies et des navets palots, voici une appétissante bolée de *tête en fromage* ; une livre de tabac en tresse voisine avec une pièce d'*étoffe du pays* ; à côté d'une bouteille de sirop d'érable, un paquet de filasse ; dans une cage, une poule qui glousse ; dans une poche, un cochon qui crie ; et le reste...

* * *

Et le crieur fait l'article :

— La *criée pour les âmes* va commencer. Chacun de nous a ses défunts, et, sans offense, on peut bien dire que plusieurs des nôtres doivent être dans le purgatoire ; car il y en a

qui, de leur vivant, n'étaient pas commodes. Eh ! bien, c'est le temps de leur donner un petit coup d'épaule pour les pousser en Paradis. Ouvrez vos bourses, les amis ! C'est pour les âmes. Et puis, j'ai à vendre des effets qui ne sont pas piqués des vers !... Regardez-moi cette citrouille-là, par exemple. J'en ai tout mon raide à la soulever. Combien pour la citrouille ?... C'est pas une citrouille ordinaire... Trente sous ! Trente sous sont offerts pour la citrouille !... C'est la plus belle de la paroisse. Trente sous !... Oubliez pas que c'est pour les âmes. Cette citrouille-là devrait en faire sortir au moins trois du purgatoire... Quarante sous !... Cinquante sous ! Cinquante !... Mettez, mettez ! C'est pour les âmes. Vous avez peut-être un parent défunt qui compte sur cette citrouille-là pour entrer au ciel... Soixante sous !... Soixante-quinze !... Quatre-vingt

sous !... On aura une grand'messe, bien chantée par nos chantres, les chantres de la paroisse... Ils y mettront de la bonne volonté, ils chanteront fort tant qu'on voudra ; vous les connaissez ; c'est pas des enfants d'école... Quatre-vingt-dix !... Encore un petit coup de cœur, les amis, pour atteindre la piastre... Quatre-vingt-dix ! Quatre-vingt-dix !... Une piastre ! C'est bien. Mais ça serait encore mieux, si on dépassait la piastre. Il y a bien de la mortalité dans la paroisse. Faut penser à nos morts... Une piastre et cinq !... Une piastre et dix !... Ça va... Une piastre et demie ! ! Ça, c'est parler ! Une piastre et demie !... Une piastre et demie !... C'est tout ?... Une piastre et demie, une fois !... Une piastre et demie, deux fois !... Dépêchez-vous ! la citrouille va partir... Une piastre et demie, trois fois !... Elle est partie. Donne ton argent, Baptiste,

et prends la citrouille... *Astheure*, je mets en vente un rouleau de *catalogne*. Il y en a cinq verges. Combien pour la *catalogne* ?... C'est pour les âmes... »

* * *

Et nos braves gens enchérissent. Ils ne regardent guère à la valeur des objets : c'est pour les âmes, ils y vont largement. Un jour, un chou se vendit trois piastres !... Et l'adjudicataire, après avoir payé, remit le chou aux enchères ! Ce chou rapporta quatre piastres et demie.

La vente terminée, le crieur va en déposer le produit entre les mains du curé : c'est le *trésor des âmes*, avec quoi l'on fait chanter des messes pour les morts.

Des criées pareilles se feront tous les dimanches de novembre, et de temps en temps

dans l'année. Le *trésor* s'augmentera aussi de plus d'une aumône particulière. Il n'est pas rare qu'un bon habitant y verse l'honoraire d'une messe, en recommandant que cette messe soit dite pour l'*âme la plus abandonnée* de la paroisse...

* * *

Nos paysans n'oublient pas leurs morts.

Ils prient pour ceux des leurs qui, du fond de l'abîme, poussent des cris vers le Seigneur.

...Seigneur, leur désir est devant vous, leur douleur est en votre présence, et leur gémissement ne vous est point caché. De leur matin jusqu'à leur soir, ils ont espéré en vous, à cause de votre loi. Seigneur, hâtez-vous à leur secours. Ayez pitié d'eux selon votre miséricorde. Exaucez-les devant votre justice. Que votre éternelle splendeur luise dans leur nuit, et leurs os humiliés tressailleront d'allégresse!...

La patrie

LA PATRIE

ONCLE Jean, que pensez-vous de la patrie ? On parle beaucoup de *patrie* et de *patriotisme* ; les orateurs ont souvent ces mots dans la bouche, les écrivains au bout de leurs plumes. Qu'est-ce que la patrie, oncle Jean ?

L'oncle Jean, assis sur le pas de sa porte, fumait tranquillement sa pipe. Devant lui, s'étendait, tout en longueur, son domaine, des blés, des orges, des avoines, puis du foin, et plus loin un champ de sarrasin, plus loin encore un friche, et au delà une *sucrerie*, qui

fermait l'horizon. Le soleil était tombé, et le vieillard regardait son *bien* entrer dans l'ombre.

— Oncle Jean, qu'est-ce que la patrie ?

Silencieux, il tira de sa pipe quelques *touches* encore ; puis, sans détourner le regard qui allait là-bas vers la forêt, et d'un geste montrant les champs, les prés, les bois :

— La patrie, c'est ça.

J'attendis que l'oncle expliquât ce geste et ce mot trop vagues. Un silence, et, lentement, avec des pauses, il continua :

— La patrie, mon *fieu*, ça date du temps des Français. Le premier de notre nom qui vint ici par la mer fut d'abord soldat ; dans l'armoire de la *grand'chambre*, il y a des papiers où c'est marqué, qu'il fut soldat. Mais il faut croire que, dans les *vieux pays* — il venait du Perche ; c'est *comme qui dirait* un *about* de la Normandie — il faut croire que

là-bas, ses *gens* étaient *cultiveux*, et qu'il avait ça dans le sang, parce qu'aussitôt qu'il put il prit une hache et s'attaqua à la forêt comme un vrai *terre-neuvien*. Or, c'est ici, où nous sommes, qu'il abattit son premier arbre : la terre à l'ancêtre Nicolas, c'est la mienne ! La glaise qui *botte* à mes talons s'est attachée aussi à ses sabots. Après lui, son fils aîné, Julien, et son petit-fils, Jean-Baptiste, son arrière-petit-fils, François, et le fils de François, Benjamin, mon père, tous, l'un après l'autre, ont vécu de la terre qui me fait vivre ; c'est ici que, tous, ils sont nés, qu'ils ont travaillé, qu'ils sont morts. Souvent, cette idée me vient, et je me dis : « Jean, c'est pour toi qu'ils ont peiné, pour toi et pour ceux de ta race qui viendront après toi.» Vois-tu, mon *fieu*, au bout de la grange, ce quartier de roc ? Autrefois, ce caillou-là devait être plus au sud, juste où se trouve le chemin qui monte

aux champs ; eh! bien, ils l'ont roulé là où tu le vois, pour que j'aie de l'*arce* à passer au nord du ruisseau. Ç'a dû être un rude coup de collier. J'y ai souvent pensé, et je crois que c'est Julien, le deuxième du nom, qui a fait cela ; on conte qu'il était fort comme un bœuf, et il pouvait se faire aider, ses douze premiers enfants étant tous des garçons. Et la maison, ils l'ont *logée* sur la butte, où elle est encore — c'est le même *solage* — pour que de la porte je puisse voir jusqu'à la *sucrerie*. Ils ont pensé à tout : pour que, dans les grandes chaleurs, mes bêtes aient un peu d'ombre, ils ont laissé là cet orme... Je reconnais partout leur ouvrage. Chacun d'eux a fait ici sa marque, et l'effort de ses bras rend aujourd'hui ma tâche moins dure. Sous ma bêche le sol se retourne mieux, parce que l'un après l'autre ils l'ont remué ; dans le pain que je mange, et qui vient de mon blé,

il y a la sueur de leurs fronts ; dans chaque motte que ma charrue renverse, ils ont laissé quelque chose d'eux-mêmes. La patrie, c'est ça... Et je voudrais bien voir l'*Américain* qui viendrait prendre ma terre !

Il faut savoir que, pour l'oncle Jean, l'ennemi, quel qu'il fût, c'était l'*Américain*.

— Je vous entends, oncle Jean. C'est ici votre bien, un bien de famille, que vous aimez. Mais les livres disent que la patrie est bien plus grande que votre terre, qu'elle embrasse toute une contrée...

L'oncle hocha la tête.

— En général, faut se méfier des livres, dit-il ; il y a des mots qu'on ne comprend pas, et qui brouillent les idées. Les livres n'ont rien à faire ici. Écoute. Au *sorouêt*, il y a François le Terrien, et puis Pierre à Denis, puis d'autres voisins, et encore d'autres voisins ; au *nordêt*, il y a le grand Guillaume,

puis les deux garçons au père Ambroise, puis d'autres voisins, et d'autres voisins, jusqu'au bout du rang et jusqu'au bout de la paroisse. Disons — je ne sais pas apertement si c'est comme ça partout, mais ça *doit* — disons que chaque habitant est, comme moi, sur le *bien* de ses *gens* ; ça fait toute une paroisse attachée à la terre, *pas vrai ?* Puis, au milieu, il y a l'église ; à côté, le cimetière ; tout près, le presbytère, avec le curé dedans. Et après notre paroisse, il y a une autre paroisse, puis une autre, puis une autre, toutes pareilles et chacune avec son clocher, son curé, ses morts, son vieux sol travaillé par les pères, et qu'on aime plus que soi-même... C'est ça, la patrie !

L'oncle Jean s'était levé, et cette fois je vis bien que son geste, déployé dans la nuit venue, embrassait tout le pays hérité des an-

cêtres, avec les souvenirs, les traditions, les croyances...

La voix de la tante Mélanie appela :

— Jean, venez-vous faire la prière du soir ?

Nous entrâmes.

Le Christ au rameau bénit pendait au mur. Au-dessous, un grand fusil était accroché, avec une poire à poudre et une corne à balles.

Comme l'oncle allait se mettre à genoux à côté de la tante Mélanie, son regard levé rencontra son fusil, et je l'entendis qui murmurait encore :

— Oui ! Je voudrais voir l'*Américain* qui viendrait prendre ma terre ! — Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Mettons-nous en la présence de Dieu, et adorons-le...

Le travail

LE TRAVAIL

A ma femme.

UNE fois, il y avait un homme et une femme, qui toute leur vie avaient travaillé la terre, et qui commençaient à se faire vieux.

Que de besogne ils avaient ensemble abattu, le vieil Anselme Letiec et sa femme, Catherine, depuis le jour où ils étaient venus s'établir au cinquième rang de la paroisse, dans la dernière concession de la Seigneurie ! C'est là, presque en forêt, qu'après les noces Anselme avait jadis amené Catherine. Elle avait alors dix-huit ans, lui vingt-et-un. Tout

de suite, ils s'étaient mis à l'ouvrage ; et, quarante années durant, par les bons comme par les mauvais jours, hiver et été, pluie, neige ou soleil, sans relâche, ils avaient travaillé.

D'abord, il avait fallu faire reculer la forêt prochaine, abattre le grand bois, essoucher et débarrasser le sol ; puis étaient venus les premiers labours, si durs, en terre neuve ; puis la lutte, opiniâtre et longue, contre la nature rebelle, et, dans les champs agrandis, la tâche incessante au soleil qui brûle ou sous le vent qui hâle. A coups de hache et du soc de la charrue, Anselme avait taillé son domaine ; il l'avait fécondé à la sueur de son front ; par l'effort de ses bras, il en avait, pendant près d'un demi-siècle, tiré la vie. A ses côtés, sans jamais fléchir, Catherine aussi avait rudement besogné ; du matin au soir, son labeur avait réjoui les champs et la maison.

Des malheurs les avaient frappés : la foudre avait incendié une grange et toute la récolte d'une saison ; la grêle avait fauché la moisson ; les sauterelles avaient dévasté les champs ; un mal sans remède avait décimé le troupeau ; la mort aussi était deux fois entrée chez eux... Rien n'avait pu lasser les vertus patientes de ces simples chrétiens ; la prière avait incliné leurs âmes à la résignation, et le travail avait consolé leurs peines.

Des enfants leur étaient nés, nombreux, qui, d'abord avaient tour à tour égayé, la maison de leurs ébats, puis, après avoir quelque temps partagé la tâche quotidienne, avaient, l'un après l'autre, quitté le toit paternel : l'aîné, qu'on avait envoyé au séminaire, était prêtre, et tous les soirs Anselme et Catherine remerciaient Dieu de cette bénédiction ; deux de leurs fils étaient morts, et les pa-

rents les avaient amèrement pleurés ; les autres garçons, grâce à des soins industrieux, à de longues économies, étaient établis sur de bons lots de terre ; les filles avaient trouvé des partis avantageux.

Anselme et Catherine, demeurés seuls, commençaient à se faire vieux, et il leur revenait, à Anselme surtout, qu'autrefois ils avaient fait un rêve.

* * *

Ils avaient fait ce rêve, qu'un jour ils pourraient vivre de leurs rentes.

Cette idée datait de loin.

Tout enfant, Anselme avait admiré comme certains messieurs du village n'avaient jamais rien à faire qu'à fumer leurs pipes au soleil, échanger des paroles avec les passants, donner leur avis sur le temps et sur la récolte

prochaine... « C'est des rentiers », lui avait dit son père ; et plus tard, Anselme avait appris que les rentiers du village étaient comme qui dirait des habitants en retraite : ayant vendu leurs biens, ils finissaient là des jours paisibles, en mangeant leurs petits revenus.

Le tableau de ces tranquilles vieillards, assis sur le pas de leurs portes, sans autre souci que de se laisser vivre, était resté, dans le souvenir d'Anselme, comme l'image du bonheur sur terre ; et de cette impression première, lui était né le désir d'être un jour un rentier.

Anselme avait si souvent parlé de ce beau projet que Catherine n'y contredisait plus ; elle paraissait même partager l'ambition de son mari, mais sans enthousiasme, et comme pour lui faire plaisir.

A dire vrai, Anselme lui-même avait été longtemps sans croire beaucoup à son rêve ; mais, au plus dur de la peine, n'était-il pas

agréable de penser que, plus tard, après avoir bien travaillé, on aurait peut-être amassé assez de quoi pour acheter, au village, une maisonnette, et pour achever là sa vieille vie ?... Il avait de la sorte nourri son espérance pendant de longues années.

Et voici que le jour était arrivé où le rêve pouvait enfin se réaliser. Depuis le mariage de leur dernière fille, Anselme y songeait sérieusement. Il était encore robuste et solide ; mais il eût fait si bon, lui semblait-il, de se reposer un peu ! En vendant la terre et le roulant, il pouvait former une somme rondelette, tout à fait suffisante. Et justement, un emplacement était à vendre, près de l'église, avec une petite maison et un jardinet. Ils seraient bien là !... Plus de *train* à faire matin et soir, plus d'animaux à soigner, de champs à labourer, de foin à faucher, de récolte à rentrer, de blé à battre... Ils n'au-

raient qu'un petit ménage et un petit ordinaire facile ; le matin, ils pourraient dormir et se lever aussi tard qu'ils le voudraient ; tout le jour, ils se berceraient sur la galerie, en regardant passer le monde ; le soir, rien n'empêcherait qu'ils fassent, avec les voisins, une petite partie de dames ou de quatre-sept ; et ils vivraient ainsi, tranquilles, heureux, en attendant la fin... Car ils n'auraient plus rien à faire : ils seraient des rentiers !...

* * *

— Catherine, dit un jour Anselme, si on vendait ?

— Comme tu voudras, répondit Catherine ; mais...

Quand Catherine Letiec disait : « mais »... elle avait d'ordinaire quelque objection sérieuse à faire.

— *Mais* quoi ? demanda Anselme.

— Mon vieux, reprit-elle, c'était plaisant, de penser qu'un jour on pourrait vivre de nos rentes ; mais, à présent qu'il en est question pour vrai, il y a quelque chose qui me dit que ça ne serait peut-être pas aussi beau qu'on se l'imaginait. Veux-tu que je te dise ? Eh ! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

— Peur qu'on le regrette !... Tu veux rire, vieille. Regarde un peu la vie qu'on mène, tous les deux, depuis quarante ans : on se lève avec la barre du jour, et jusqu'à la nuit noire on sue d'ahan sur l'ouvrage. A force de remuer la terre et de porter des fardeaux, nous voilà courbés et lourds ; mes mains sont calleuses, les tiennes toutes gercées. Quarante années passées à trimer dur du Jour de l'an à la Saint-Sylvestre, ça doit être assez; on a gagné de se reposer. Et puis, penses-y, on sera à deux pas de l'église : tu pourras

aller à la messe tous les jours... et moi aussi...

Ils en causèrent longtemps.

Au fond, l'aventure tentait peut-être Catherine aussi.

Il fut décidé qu'on vendrait.

* * *

Le notaire, consulté, s'occupa de l'affaire : il était certain de trouver un acheteur ; il en avait même un en vue, le père Maxime Bellefeuille, qui voulait établir son fils dans les environs, et qui avait de l'argent.

Tous renseignements pris de part et d'autre, il se trouva que le père Bellefeuille donnerait un bon prix pour la terre, qui lui convenait, mais ne prendrait pas le *roulant*, un peu démodé. Le bonhomme, d'ailleurs, voulait ré-

fléchir encore et ne devait donner sa réponse que dans un mois.

— Il n'importe, dit le notaire. Vous n'êtes pas pressé, père Letiec. Et si Bellefeuille ne se porte pas acheteur, j'en trouverai bien un autre. Une terre comme la vôtre, ça se vend toujours et bon prix.

— Quand le père Bellefeuille sera décidé, monsieur le notaire, vous aurez soin de nous faire de bons papiers pour nous assurer la rente, à ma bonne femme et à moi, notre vie durant, et pour que le capital revienne aux enfants, comme je vous l'ai expliqué.

— Ne craignez rien, père Letiec ; vos papiers seront de première classe.

— Faut que tout soit correct et sans réplique.

— Comptez sur moi.

Avant de partir, Anselme demanda :

— En attendant, puisque le père Belle-

feuille n'en veut point, on pourrait peut-être vendre le *roulant*, monsieur le notaire ?

— En attendant, vous pouvez vendre le *roulant*, dit l'homme de loi.

Et, en attendant la vente de sa terre, Anselme Letiec vendit son *roulant*.

Partie à l'encan, partie de gré à gré, tout fut vendu, les bêtes, les voitures, les instruments, les meubles. Anselme et Catherine ne gardèrent que le mobilier et les quelques ustensiles dont ils devaient se servir dans la maisonnette du village.

La vente dura une journée. Une annonce, faite à la porte de l'église le dimanche précédent, avait attiré les enchérisseurs. Pendant des heures, ce fut, dans la maison, dans la grange, dans l'étable, sur le terrain de la ferme, un brouhaha à n'y rien entendre...

Enfin, le soir venu, chacun ayant payé et

emporté son emplette, Anselme et Catherine se trouvèrent seuls.

* * *

Après le souper pris à la hâte, ils comptèrent ce qu'avait produit la vente ; ils n'avaient plus une tête de bétail, plus une fourche, mais devant eux, sur la table de la cuisine, s'élevait une jolie pile d'écus et de trente sous. Tout compte fait, Anselme n'avait pas espéré un si beau résultat.

— Vois-tu ce que c'est ! dit Letiec, en serrant ses besicles dans leur étui. Je n'aurais jamais cru que ça ferait tant d'argent. Ma vieille Catherine, nous voilà déjà rentiers ! Demain, rien à faire !... Et dans un mois, la terre aussi sera vendue, et on ira vivre au village !

Catherine ne disait mot. Elle ramassa les écus, les serra dans l'armoire, rangea la table...

Anselme, tout joyeux de ce beau commencement, alla s'asseoir sur le perron, alluma sa pipe, et reprit :

— Rien à faire, demain ! C'est presque pas croyable. Voilà longtemps que ça ne nous est pas arrivé, ma vieille !... Viens t'asseoir ici. On va regarder se coucher le soleil.

Penché sur la forêt, le soleil éclairait de sa lumière oblique les faces ridées et les chevelures grises de ces deux paysans qui abandonnaient la terre.

Après un silence :

— Ça m'a fait quelque chose, de voir partir notre vieille charrue, remarque Catherine.

— Elle a rapporté trois piastres, dit Anselme.

— C'est avec elle que tu avais labouré le champ du *sorouêt* pour notre première moisson. Te rappelles-tu ? C'était l'année où Jean vint au monde.

— Il y a longtemps de ça.

— Le soc est encore bon, réplique-t-elle.

Un nouveau silence, plus long... Les deux paysans pensent au vieux soc, qui a fait un si long service, et qui a été vendu... pour six piastres...

Catherine reprend :

— Je suis contente que Nez-Blanc ait été achetée par France Villeneuve. Sa femme est bonne pour les animaux ; elle en aura bien soin.

— Nez-Blanc est une bonne vache.

— C'était la meilleure du troupeau... On aurait peut-être fait mieux de la garder...

— Pourquoi faire ? interrompt Anselme.

Il eût fallu la nourrir, la soigner, la traire. Tu as assez travaillé ; tu vas te reposer.

L'homme a laissé s'éteindre sa pipe ; la femme, le menton dans les mains, regarde, sans voir, vers l'horizon.

Après quelques instants, Anselme murmure :

— C'est notre voisin Ladouceur qui a acheté la Grise.

— Une bonne bête, dit Catherine.

— Sur la grosse voiture, elle n'a pas sa pareille, malgré son âge.

— Et, pour le labour, il est difficile de tracer plus droit qu'elle. Elle a ça dans le pied.

— On aurait peut-être pu la garder, dit Anselme à mi-voix.

— Elle nous a rapporté soixante-quinze piastres, fait remarquer Catherine.

Anselme secoue soudain les cendres de sa pipe :

— Allons nous coucher, dit-il.

Cependant, après la prière, il rôde encore quelque temps dans la cuisine, rouvre la porte, sort sur le perron, regarde longuement vers les *bâtiments*, où d'ordinaire il allait, avant la nuit, faire un tour pour voir si tout était en ordre ; il paraît hésiter un instant, puis rentre en murmurant :

— N'importe !... On est des rentiers. Demain matin, je dors jusqu'à sept heures !

* * *

Le lendemain matin, Anselme s'éveilla à quatre heures.

Le soleil, par grands rayons, entrait dans la chambre. La première idée d'Anselme fut qu'il était en retard, et il allait se jeter à bas du lit, quand soudain il se rappela : il n'a-

vait rien à faire, il pouvait rester au lit, s'il le voulait, toute la grasse matinée. Quelle volupté ! Il essaya de dormir. Mais il eut beau se tourner et se retourner, se dire qu'il était rentier, que c'était bien vrai, qu'il n'avait rien à faire, le sommeil ne vint pas. Il ferma les yeux ; mais le jour était dans la chambre, et, tout rouge, traversait ses paupières closes. Il voulut ne penser à rien ; mais toujours il revoyait la Grise qui s'en allait, la tête basse, emmenée par Ladouceur... Plus moyen de dormir ! C'était ennuyeux, à la longue, et fatigant... Il se leva.

— Tu ne dors plus ? demanda Catherine.

— Tiens ! fit Anselme. Te voilà aussi réveillée !

— Il y a *une belle lurette*, répondit-elle. Je croyais que tu voulais dormir tard ; j'avais peur de te déranger.

— Il fait si bon, à matin, dit-il, que j'ai en-

vie de prendre comme qui dirait une gorgée d'air frais.

— Tu as beau : il n'y a rien à faire.

— C'est ce que je me dis.

Anselme s'en fut vers ses bâtiments.

Un coq chantait, au loin ; chez le voisin, des bœufs mugissaient... Mais, chez Letiec, tout était muet, tout était vide. Pas une poule dans la cour, pas une vache dans le parc, pas un cheval à l'écurie. De temps en temps, un hennissement venait de chez Ladouceur... C'était peut-être la Grise ? peut-être la Grise s'ennuyait-elle ?

La porte du poulailler était ouverte... Anselme regarda longtemps la cage déserte et les perchoirs dégarnis, comme s'il y avait eu là quelque chose qu'il n'eût pas compris.

Il ne jeta, par la porte, qu'un coup d'œil dans l'étable ; c'était si triste, ces stalles in-

occupées, ces râteliers et ces mangeoires vides, qu'il n'osa pas entrer.

Dans la grange, du foin était répandu sur le pavé de la batterie... Anselme se prit à chercher dans les coins : mais il n'y avait ni rateau, ni fourche pour ramasser ces brindilles éparses.

Du *pont* de la grange, on avait vue sur les champs, jusqu'au bois qui fermait l'horizon. C'était alors le printemps ; les semailles étaient faites, et l'acheteur devait en avoir le bénéfice ; il n'y avait qu'un morceau qui n'était pas encore labouré. Mais, sur la ferme, pas une charrue, pas une herse ; pour la récolte, pas une faux ; pour la moisson, pas un *javelier* !...

Eh ! bien, quoi ? c'était juste : on allait vivre au village, on n'avait plus besoin de ces outils. Dans un mois, la terre aussi et les *bâtiments* seraient à un autre...

Il semble à Anselme que, ce matin, il voit ses champs et ses prés comme s'il les regardait pour la première fois.

Il se souvient de beaucoup de choses anciennes.

C'est ici, tout près, qu'il abattit son premier arbre, un pin haut et droit comme un clocher d'église, dont il fit, l'année suivante, les deux *étamperches* de sa grange.

Là-bas, dans la pièce aujourd'hui en friche, Joseph, le deuxième des garçons, apprit à labourer.

Plus loin, voyez-vous le champ qu'on appelle le *clos* d'en haut ? On eut bien de la peine à l'érocher ; Catherine, qui travaillait comme un homme, y prit un tour de reins qui la tint un grand mois au lit.

A la lisière du bois, il y a une source de belle eau claire.

C'est un beau domaine, et qu'ils ont, Ca-

therine et lui, longtemps arrosé de leurs sueurs ; pas une motte de terre qu'ils n'aient eux-mêmes tournée et retournée. Ah ! ils ont tous deux rudement travaillé ; mais la terre le leur a rendu. Que de milliers de bottes de foin, de gerbes de blé, ils ont ensemble récoltées et engrangées !...

Et, dans un mois, la terre aussi sera à un autre...

Anselme revient, triste, à la maison.

Après le déjeuner, tandis que sa femme remet les choses à leur place, un hennissement lointain vient jusqu'à eux.

— Je vais faire un petit tour chez Ladouceur, dit Anselme.

Catherine regarde son homme s'en aller, et l'on dirait qu'un sourire passe dans ses rides. Puis, la voilà qui dénoue son tablier, met sa coiffe, et prend aussi le grand che-

min... N'est-ce pas vers la maison de France Villeneuve qu'elle se dirige ?

* * *

Une heure après, Anselme Letiec revient de chez Ladouceur. Mais qu'est-ce que cela ? Il tient une bride, et au bout de la bride il y a la Grise !

Comme il va entrer dans l'étable, il entend la voix de sa femme :

— Range-toi, Nez-Blanc !

Il regarde : Catherine a été chercher Nez-Blanc ! Pendant qu'il ramenait la jument, elle a ramené la vache.

Et voici que la Grise, comme à l'accoutumée, entre toute seule dans l'étable, va se ranger à sa place, à côté de Nez-Blanc, et, passant sa bonne tête pardessus la *barrure*, fait entendre un petit hennissement de joie,

pendant que Nez-Blanc rumine, contente. Les deux bêtes marquent, à leur manière, qu'elles sont heureuses de se retrouver, et chez elles.

* * *

L'homme et la femme, face à face, se regardaient, embarrassés.

Catherine s'expliqua la première :

— J'ai pensé, dit-elle, qu'en attendant qu'on s'en aille au village, on serait bien aise d'avoir du lait. J'ai demandé à France de nous laisser Nez-Blanc pour un mois... D'ailleurs, ça me désennuiera, de la traire et de la soigner.

— Eh! bien, moi, dit Anselme à son tour, il m'est venu dans l'idée que ça ne serait peut-être pas une méchante affaire, si, avant de vendre, je labourais la pièce du nordêt.

Ladouceur m'a prêté la Grise pour un mois.

— Mais tu n'as point de charrue !

— Faut que je te dise... j'en ai emprunté une.

— Mais, après avoir labouré la pièce du nordêt, qu'est-ce que tu feras de la Grise, pendant tout un mois ?

Anselme ne sut d'abord quoi répondre.

— Il y a toujours de petits charroyages à faire, dit-il enfin. De travailler un peu, ça passera le temps.

— Comme tu voudras, ajouta Catherine.

* * *

Labourer une pièce de terre et soigner une vache, il n'y a pas là de quoi occuper longtemps un paysan et une paysanne habitués à travailler du matin au soir.

Chaque jour, l'un ou l'autre inventait une raison pour emprunter une charrette, un outil, un instrument, et s'employer à quelque ouvrage ; c'était l'étable à nettoyer, une *pagée* de clôture à réparer, le jardin à sarcler, et tantôt ceci, et tantôt cela.

Ces occupations passagères n'étaient qu'un leurre ; ils n'y prenaient d'ailleurs qu'un intérêt fort mince. Désœuvrés, Anselme et Catherine, comme des âmes en peine, passaient les journées à ne savoir que faire. La vie leur devint bientôt ennuyeuse comme un carême.

Deux semaines, mornes et lentes, se passèrent ainsi. Anselme ne riait plus, et souvent Catherine pleurait dans son tablier, eux dont la vieillesse alerte avait été si gaie. Cependant, ni l'un ni l'autre n'avait encore osé avouer ses regrets.

* * *

Un soir que, n'ayant rien fait de la journée, ils sentaient l'oisiveté peser plus lourdement sur leurs épaules, Anselme se décida à parler :

— Catherine, je commence à me demander si la vie de rentiers est faite pour nous autres. On a beau dire et beau faire, on est heureux quand on travaille.

Catherine eut un soupir de soulagement, comme lorsqu'il arrive quelque chose qu'on attendait depuis longtemps et qui tardait à venir. Cependant, elle voulut peut-être s'assurer davantage de ce qui se passait dans la tête de son mari, car elle répondit :

— Mon pauvre Anselme, on ne peut pas dire encore. Dans quinze jours, la terre sera

vendue, et on ira vivre au village ; peut-être qu'alors ça ira mieux.

— La terre sera vendue, répéta Anselme, la terre sera vendue... Ce n'est pas fait encore. Elle sera vendue, si je veux la vendre !... Tiens ! Catherine, veux-tu que je te dise ? Eh ! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

— Comme tu le dis, la vente n'est pas faite. On pourrait garder notre bien... Il est vrai qu'on serait pas rentiers.

— Mais on resterait ici ; on garderait la Grise...

— On garderait Nez-Blanc...

— On pourrait racheter une partie de notre roulant... Qu'en penses-tu, ma vieille ?

— Il n'y a pas à dire, répondit-elle, on serait heureux. On l'était, avant. Vois-tu bien, mon vieux, il y a une chose à laquelle on n'avait pas pensé : c'est que le bon Dieu ne nous

a pas mis sur la terre pour vivre de nos rentes.

— On aurait dû consulter monsieur le Curé, avant de rien décider.

— Je suis sûre qu'il nous aurait déconseillés.

— Catherine, m'est avis qu'on a manqué d'*avisoire*, dans cette affaire-là ! Pourquoi abandonner la terre ? J'ai encore bon pied, bon œil.

— A la dernière *courvée*, chez les Cormier, il n'y avait pas une *jeunesse* pour *t'accoter*.

— Achetons un *roulant?* fit Anselme.

— Comme tu voudras, répondit Catherine.

Tous deux souriaient, joyeux pour la première fois depuis quinze jours.

* * *

De bonne heure, le lendemain, Anselme était rendu au village.

— Monsieur le notaire, plus besoin de vous occuper de cette histoire de vente : je garde mon bien.

Et il ajouta, par manière d'explication :

— On fatigue trop, à ne rien faire.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

La maison 9

La grand'chambre 15

Les vieux instruments 27

La chandelle 41

Le jardin 51

Le ruisseau 61

L'abonné 73

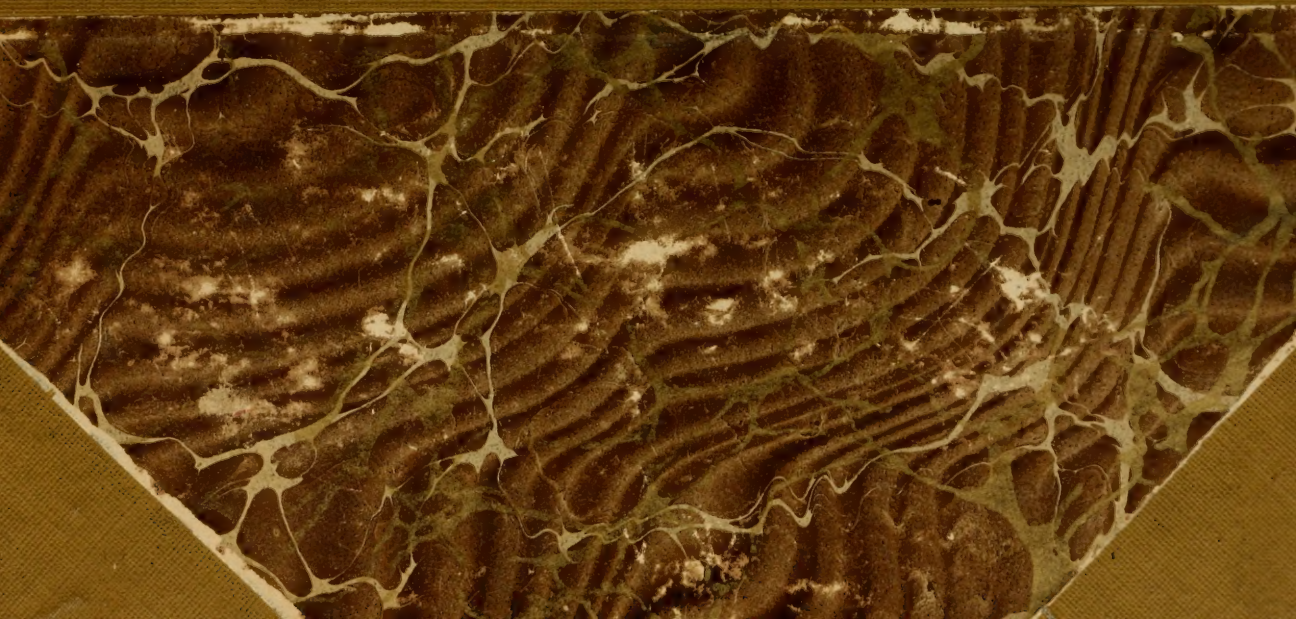
La criée pour les ames 83

La patrie 95

Le travail 105

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

F
5467
R515

Rivard, Adjutor
Chez nos gens.